

LE FROID LORS DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Par Georges Bonnaud Delamare

Il y a quelques jours nous avons connu une période de froid, à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, et lors d'une promenade à cheval, j'ai pensé, comme j'étais gelé, à ces pauvres soldats qui, lors de la retraite de Russie, devaient parfois se protéger des basses températures, en se glissant dans l'intérieur des cadavres de leurs chevaux, eux-mêmes morts de froid.

Mais comment se protéger du froid ?

L'équipement et les vêtements comportant une grande quantité d'air présente une meilleure isolation thermique que plusieurs couches de vêtements ne laissant pas circuler l'air entre les couches.

Quels sont les effets sur la santé de l'exposition au froid ?

Le refroidissement des parties du corps peut provoquer de nombreuses blessures dues au froid - avec ou sans congélation des tissus - et une hypothermie, un problème de santé beaucoup plus grave. Les lésions qui ne résultent pas de la congélation des tissus englobent les engelures, le pied d'immersion et le pied des tranchées, tandis que les gelures superficielles et profondes sont associées à la congélation des tissus.

Les doigts, les orteils, les oreilles et le nez sont les parties du corps les plus à risque parce qu'elles sont dépourvues de muscles importants capables de produire de la chaleur. En outre, le corps préservera sa chaleur en accordant la préséance aux organes internes, réduisant ainsi la circulation sanguine périphérique (aux extrémités) lorsqu'il est exposé au froid. Les mains et les pieds ont tendance à se refroidir plus rapidement que le torse parce :

- ils perdent leur chaleur plus rapidement, étant donné leur rapport surface - volume plus élevé et
- ils risquent davantage d'être en contact avec des surfaces plus froides.

Si les yeux ne sont pas protégés par des lunettes quand le facteur de refroidissement éolien est très élevé, les cornées peuvent geler.

L'hypothermie représente la lésion due au froid la plus grave; elle résulte d'une perte excessive de chaleur corporelle et de l'abaissement consécutif de la température centrale du corps (température interne du corps). L'hypothermie peut être fatale.

Mais revenons à notre campagne de Russie :

Le 24 juin 1812, l'armée de Napoléon franchit le Niémen, fleuve séparant les deux empires. Napoléon veut tout de suite battre les russes pour traiter avec eux ; les français doivent attendre d'être arrivés dans la plaine de Borodino pour livrer la première bataille de cette guerre d'usure.



Le 7 septembre, près de la rivière Moskova, se livre un terrible affrontement : 30 000 morts parmi les Français, 40 000 chez les Russes, tel est le bilan de cette journée qui, tout en ouvrant à Napoléon la route de Moscou, ne lui permet pas d'imposer la paix au tsar.

Sept jours plus tard, les Français contemplant enfin les coupes de l'ancienne capitale des tsars. Au milieu de ses soldats, Napoléon traverse jusqu'au Kremlin une cité désertée. Dès le lendemain, des colonnes de fumée s'élèvent de différents endroits dans Moscou. Cet incendie, probablement allumé sur l'ordre du gouverneur de la ville, le **comte Rostopchine**, dure quatre jours. Napoléon, qui s'est replié à une lieue de la ville,

rentre dans Moscou sitôt les braises éteintes, pour attendre les propositions de paix russes. Mais son adversaire n'est pas disposé à traiter. Sûr du résultat, le commandement russe a fait courir le bruit que les Français étaient responsables de l'incendie : aussi, dans toute la Russie, les combattants se lèvent-ils pour mener la guerre sainte contre les ennemis.

Comprenant qu'il n'obtiendra rien, et comme il a reçu de Paris la nouvelle inquiétante du complot raté du **général Malet**, Napoléon se résout à donner l'ordre de la retraite, le **19 octobre**.

Ses interlocuteurs objectent que l'on ne peut raisonnablement entreprendre une nouvelle campagne à la veille de l'hiver avec une armée diminuée et "**les forces de Koutousov dans le dos**". Ils invoquent la fatigue, la disette, les routes stériles et désertes, l'obstination des Russes. L'un d'eux murmure même : "**Il veut nous faire périr jusqu'au dernier !**"

Le 19 octobre 1812 à sept heures du matin, par un beau soleil d'automne, les premiers Français commencent à quitter la ville. De nombreuses unités ont toujours fière allure, mais beaucoup d'hommes sont mal vêtus, mal chaussés, bien des chevaux paraissent incapables de soutenir un long effort.

Napoléon constate lui-même que "**sa cavalerie et son artillerie se traînent plutôt qu'elles ne marchent**". De plus, un nombre incalculable de voitures chargées de butin entravent considérablement la marche de l'armée. "**Bah, dit-il, le premier raid de Cosaques et la fatigue auront raison de tout cela**".



D'innombrables chariots tentent de suivre, chargés de blessés et alourdis d'objets de toute sorte. Les traîneurs, de plus en plus nombreux, sont la proie des incursions de Cosaques ou de partisans. Parmi eux on dénombre des étrangers résidant à Moscou avant le déclenchement de la campagne, souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants quelques centaines de prisonniers russes qui, considérés comme des bouches inutiles, seront bientôt massacrés, en représailles, dira-t-on, des exécutions commises par les francs-tireurs.



Le moral de la troupe est bas. On avait espéré pouvoir se ravitailler en route, mais on traverse une région désolée, dépourvue de toute ressource. De plus, il commence à faire froid. Le soir le thermomètre descend au-dessous de zéro et les chutes de neige se font plus fréquentes. La nuit, on entend les hurlements des loups et des chiens errants.

Le 28 octobre, on atteint **Mojaïsk** et on passe devant un ancien monastère transformé en hôpital où ont été hébergés les blessés et les malades évacués de Moscou. Certains se sont traînés jusqu'aux abords de la route et supplient qu'on les emmène. Napoléon se laisse fléchir, mais la plupart de ces malheureux seront bientôt abandonnés aux détours du chemin.

Le 29 octobre on traverse le champ de bataille de **Borodino**, toujours jonché de cadavres et survolé par des nuées de corbeaux. A ce spectacle terrifiant, les survivants mesurent la vanité de leur sacrifice et l'inutilité de leurs souffrances. Instinctivement, tous demeurent silencieux et pressent le pas.

Le 3 novembre, la neige tombe en abondance et l'armée est obligée de ralentir son allure. Les Cosaques du **général Platov** en profitent pour lui enlever plus de 400 chevaux et de nombreux fourgons.

Dans la nuit du 4 au 5 le thermomètre descend brusquement à **moins douze degrés**. Les hommes, transis de froid et torturés par la faim, se traînent avec peine. Les chevaux, mal ferrés, nourris avec des écorces et de la paille pourrie, glissent sur le verglas, tombent par centaines et ne peuvent se relever. Ils sont aussitôt dépecés et mangés. La route est ainsi jalonnée de pièces d'artillerie abandonnées, de véhicules de toutes sortes renversés, et surtout de cadavres.

Le 20 novembre, Napoléon quitte **Orcha** à la tête de 35000 hommes en état de combattre et de 127 canons. Derrière eux, suit une longue cohorte de 20 à 25 000 traîneurs. Il fait de plus en plus froid et le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige gelée qui rend la marche encore plus pénible.

L'Empereur, qui a remplacé sa tenue légendaire par une pelisse de velours vert doublée de zibeline, coiffé d'un bonnet de fourrure couvrant les oreilles et retenu par deux larges rubans noirs noués sous le menton et chaussé des bottes en peau de mouton, parcourt chaque jour plusieurs kilomètres en s'appuyant sur un long bâton ferré.



La distance qui sépare **Orcha** de **Borissov** est près de 120 kilomètres. Le fantôme d'armée que commande Napoléon va la parcourir en trois jours. Les hommes marchent comme des automates. Ceux qui tombent ne peuvent se redresser et meurent sur place.

A peine ont-ils fermé les yeux que leurs camarades s'approchent et s'emparent de leurs vêtements, de leurs chaussures et des maigres provisions qu'ils ont parfois réussi à conserver.

Le spectacle est hallucinant et cette vision de cauchemar hantera les nuits de tous ceux qui auront la chance d'y survivre.

« **C'est bien long, général, c'est bien long !** » Sire, se borne à répondre l'intéressé ; mes hommes sont dans l'eau jusqu'au cou. Les glaçons interrompent leur travail. Je n'ai pas de vivres et d'eau-de-vie pour les réchauffer.

La suite de la campagne est une agonie. Subitement, après le redoux des jours précédents, la température tombe brusquement jusqu'à atteindre **20° et même 30°**

sous zéro. L'estomac et la tête vides, le visage tuméfié par le froid, les mains et les pieds souvent gelés, couverts de haillons et rongés de vermine, les malheureux rescapés ne songent qu'à gagner **Vilna** situé à 250 kilomètres où ils espèrent trouver des vivres et se reposer.

Koutousov les suit à deux ou trois journées de marche et organise la poursuite afin de les encercler dans la ville si bien qu'à peine arrivés dans l'ancienne capitale de la Lituanie après 10 jours d'abominables souffrances, ils seront à nouveau obligés de reprendre la route.

Georges BONNAUD DELAMARE

